

Ben Porthos & Michel Aramis

PRÉMONITOIRE

« L'Apocalypse est un présage qui depuis des siècles et des siècles tourmente les esprits humains. Est-ce une superstition ? Qui sait ? Qui pense avoir résolu tous les mystères de l'Humanité ? Qui ? Personne ne semble s'apercevoir que l'accentuation des catastrophes naturelles actuelles s'apparente à des signes annonciateurs de la fin du monde, et pourtant... »

Extrait d'un auteur encore inconnu.

SEPTEMBRE 2008

Chapitre 1 :

Lutte contre la montre

Vouziers, 22 septembre 2008

Il était 5 heures du matin. Un homme ventru aux cheveux grisonnants se trouvait assis sur une chaise branlante face à son petit bureau submergé par un tas de bouquins divers et variés qui s'entassaient à perte de vue.

Avant de se lancer dans ses écritures, il avait la manie de croquer le bout de sa plume, l'un de ses objets fétiches. À la lueur des cierges qui cernaient les quatre coins de son bureau, il se documentait avidement à partir de vieilles revues, de magazines, d'encyclopédies, et en particulier de la Bible. Il avait la tête lourde car il poursuivait ses recherches en appui de ce qu'il avait décidé d'être le « méga » projet de son vie.

Proche de la soixantaine, il était chevelu, joufflu, barbu, de petite taille certes mais avec l'étoffe d'un solide gaillard qui contrastait étrangement avec son visage carré, à la fois sombre et pâle... On aurait dit un crabe. Pourtant, il ne prenait pas les choses avec des pincettes.

Par moments, le bras gauche qu'il utilisait pour écrire souffrait de crampes et de luxations. Toutefois, il essayait d'en faire abstraction, mué par la volonté d'agir en urgence et de se conditionner afin de révéler un message de la plus haute importance à l'Humanité... Il s'agissait, au fond, d'un grave problème lié indiscutablement au dérèglement climatique.

Après avoir traité des sujets récurrents comme le triangle des Bermudes, les secrets du Mont-Saint-Michel, les alignements de Stonehenge... et tant d'autres, il allait devoir cette fois-ci placer la barre un peu plus haute.

Cet investissement personnel n'accroissait manifestement pas ses chances d'être lu et encore moins d'être reconnu, puisque ses œuvres étaient automatiquement refusées par les éditeurs de la région. « Trop absurdes et improbables », affirmait-on. Paradoxalement, il avait pourtant acquis son statut d'écrivain écologiste à la suite de la publication de deux œuvres alors qu'il n'était tout juste qu'un adolescent.

Ses économies envolées par le passé ne lui facilitaient guère la tâche non plus, d'autant que par ailleurs, l'inflation préparait son come-back. Peu d'argent à se mettre sous la dent donc, à la merci de sa médiocre plume endiablée que personne voulu reprendre même pour une vente aux enchères. On pouvait facilement comparer sa main à une roue motrice qui embarquait sa plume salvatrice à vive allure. Ce fut une vraie lutte contre la montre...

Il n'habitait ni un château, ni un manoir, ni un logis, ni une maison, ni une yourte, sinon à l'étage d'un vétuste refuge qu'il avait repéré par hasard et dont il ne sortait qu'en de rares occasions.

Sur le plan architectural, le fronton fléchissait inexorablement et les tuiles de la toiture se décrochaient une à une venant ricocher sur les murs ainsi fragilisés. Le plancher de l'étage quant à lui croulait sous le poids d'innombrables piles de livres poussiéreux toutes inclinées sur le modèle de la Tour de Pise.

Au rez-de-chaussée, un point blanc perçait l'obscurité profonde. Il s'agissait en réalité d'une mystérieuse crèche au sein de laquelle manquaient à l'appel certains santons de la Nativité, tel que notamment le fameux trio des Rois mages. En revanche,

l'incontournable petit Jésus reposait bel et bien dans son berceau, adoré par la Vierge Marie pleine de ferveur.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, la maquette avait survécu à de multiples départs d'incendie dont l'origine provenait, selon toute vraisemblance, de combinaisons de fuites de gaz et de pétards en tous genres. Sur les murs calcinés, quelques gravures taillées dans la roche restaient encore visibles à l'œil nu. Par ailleurs, les poutres ne tenaient plus la route et, soit dit au passage, l'escalier qui menait droit au salon de l'écrivain en avait pris un sérieux coup !

Quelques jours avant l'automne, un groupe d'immigrés clandestins composé de deux jeunes femmes, six enfants et un vieillard vêtu d'une longue robe blanche avait élu domicile dans ce squat insalubre, au beau milieu de chutes de pierres et de déchets ménagers, désaffecté à la même période que l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Relevant presque du miracle, au cours de leurs pérégrinations périlleuses en provenance de la région du Kurdistan turc, ils avaient parfaitement réussi à déjouer les douanes, et peu importe où le destin les avait conduits, pourvu qu'ils puissent se libérer de la misère de ce monde.

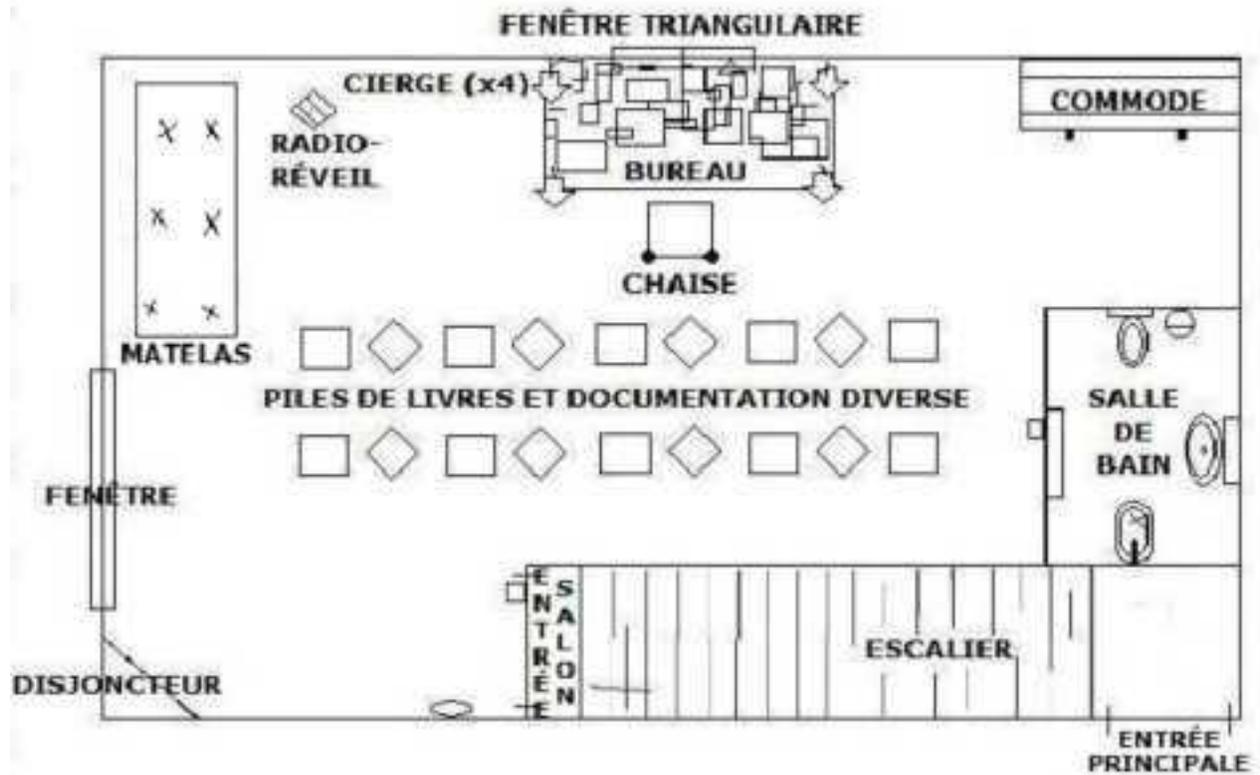
L'écrivain ne prenait surtout pas ceci au premier degré bien qu'il se préservât de toute éventuelle menace allant à l'encontre de son espace vital. Parfois, il croisait leur regard accablé de fatigue et de désespoir, mais beaucoup trop absorbé par ses recherches, il demeurait chaque fois impassible face à leurs souffrances quotidiennes.

Se confronter à ces clandestins constituait désormais un véritable fardeau pour l'écrivain ; des individus qui par crainte n'osaient pas gravir l'escalier mutilé afin de lui réclamer secours ou, par instinct de survie, tout simplement le dépouiller. De ce fait, ils restaient résolument au rez-de-chaussée soudés les uns aux autres, déiant avec courage les courants d'air funestes, signes avant-coureurs d'un avenir sans espoir et maléfique...

Chaque jour, chaque heure, chaque minute, chaque seconde, quoi qu'il en soit cela n'empêchait guère l'écrivain de se soumettre à sa tendre passion pour l'écriture, tout en repensant régulièrement à son ex-épouse et ses deux filles qu'il espérait tant revoir un jour.

Les cloches de Vouziers retentirent. Il fut 6 heures en cette période d'équinoxe...

REFUGE DE L'ÉCRIVAIN



ANNÉES 1950

Chapitre 2 :

L'ironie du sort

Vouziers, orphelinat Apokalupsis - *Années 1950*

À cette époque en France, que l'on fût enfant, mendiant, retraité, ouvrier, bourgeois, curé... tout le monde se prenait au jeu d'arracher les dernières affiches de propagande, vestiges du régime de Vichy qui entachaient particulièrement murs et poteaux d'espaces publics. Certains en trouvèrent même en des lieux plus abracadabrantesques tels que les zoos, les boxes à chevaux ou les confessionnaux ; d'autres, sur les panneaux d'interdiction de nager, les grues mécaniques, ou encore, les tampons plateaux de wagons sabotés. Que ce fut dans la haine ou dans la joie, c'était un plaisir en tout cas auquel on se livrait sans vergogne.

Enfin, la guerre était passée - deux noms étaient restés dans l'esprit des gens : De Gaulle et la Libération. À sa reconstruction, la France vit l'État entrer dans la danse : la nationalisation d'EDF-GDF, le plein emploi, la production industrielle en constante augmentation furent autant de facteurs conduisant sur le chemin de la prospérité, permettant ainsi une croissance importante de la population, si bien que l'on commençait à parler de « baby-boom »...

C'était le début des Trente Glorieuses, période faste durant laquelle d'honorables inventions tels que les collants et la poêle « Téfal » firent leur apparition, sans parler du virus de la machine à laver qui se répandit comme une traînée de poudre tandis que l'industrie musicale voyait émerger de nouvelles icônes : Elvis Presley aux États-Unis, Édith Piaf en France, Dario Moreno en Turquie... En parallèle, au Cinéma, des Marilyn Monroe, Romy Schneider ou Brigitte Bardot crevaient l'écran, et la Littérature voyait tout autant briller des Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Ernest Hemingway ou bien encore, Agatha Christie, révélés comme les futurs grands écrivains de demain...

Loin de ses premières rides et de ses premières crispations, il avait eu une jeunesse pour le moins trépidante... Tout avait très mal commencé alors qu'il n'était même pas un enfant. Il se retrouva d'ores et déjà orphelin à peine sorti du ventre de sa mère à 1,666 kg, celle-ci n'ayant guère supporté l'accouchement aussi longtemps qu'il aurait fallu, congestionnée sur la pierre tombale de son mari lui-même décédé deux mois plus tôt... Sur le moment, le cantonnier du village qui l'avait découverte dans cette position avait aussitôt pensé à une crise sentimentale à l'origine de ce drame. Mais ce qui le secoua plus encore, ce fut d'entendre juste à côté d'elle les cris du nouveau-né qu'il avait pris au départ pour ceux d'un revenant, à en avoir réellement le cœur serré de l'imaginer grandir sans ses deux parents...

Au final, on retrouva le bébé de manière mystérieuse quelques semaines plus tard au seuil d'un orphelinat - l'orphelinat « Apokalupsis », avec un mot de son seul oncle restant navré de ne pouvoir le prendre en charge, s'estimant déjà suffisamment surbooké par son travail d'éditeur. La nuit de son troisième printemps, seul et isolé, il avait crié à l'injustice à cause d'une insupportable rage de dents avant même qu'il ne sache s'exprimer correctement. Et il y avait passé une bonne partie de son enfance, cloîtré bien malgré lui dans cet édifice miteux au milieu des cris et des bonnes sœurs qui n'avaient de cesse de se

disputer sur le choix de son prénom à son arrivée...

Alors qu'il n'avait atteint l'âge de huit ans, un jour d'hiver glacial, sa vie bascula tragiquement... Ce jour-là avait débuté comme chaque matin dès l'aube par la récitation des prières et des Psaumes, puis par l'appel assourdissant de Mme Sceaux, son institutrice. Chacun à leur tour, les pensionnaires répondaient « présent » précipitamment pour prestement se boucher les oreilles en attendant la fin de cet appel interminable et chaotique. Mais pour lui, c'était inutile du fait qu'il figurait parmi les derniers sur le registre d'appel selon le nom indiqué sur l'extrait d'acte de naissance de son père, et cela n'était pas prêt de changer. À maintes reprises, il avait désespérément tenté d'imiter ses camarades, en vain. Le châtiment était terrible lorsqu'il ne répondait pas au bon moment.

Après la récréation du matin dont il était encore privé ce jour-là, un événement pour le moins inespéré se produisit. Un pensionnaire que l'on jugeait d'ordinaire plutôt calme, courtois et intelligent avait disparu de l'enceinte de l'orphelinat, du moins le croyait-on... Profitant de la panique générale qui se propageait à tout va, le futur écrivain détala discrètement de sa salle de classe. Au fond d'un couloir abandonné, il tomba de manière inopinée sur un placard à balai dans lequel il fit la prodigieuse découverte d'un camarade de classe qui se profilait haut comme trois pommes, tenant sur ses maigres guibolles...

Tout le monde était à sa recherche à présent. Le futur écrivain ne sut d'abord pas comment réagir face à cette situation critique. Son camarade ne bronchait toujours pas... et prostré, il le supplia de ne pas le dénoncer. Surpris, le futur écrivain s'apprêtait à ouvrir la bouche pour prévenir l'institutrice, quand soudain, d'un regard implorant, son camarade lui fit signe de garder le silence et de se rapprocher de lui.

Insouciant, il avança instinctivement tandis qu'un sourire illumina le visage de son camarade. Dès qu'il fut suffisamment près, son camarade se rua sur lui avec une force extraordinaire. À vrai dire, il le tira vers lui tout en le contournant, et en l'espace de quelques secondes, ce fut au tour du futur écrivain de se retrouver dans le placard à balai. Dans un bruit mat, la victime se cogna la tête contre les parois du cagibi cependant que les portes se rabattaient violemment sur lui, le plongeant alors dans l'obscurité la plus complète...

C'est ainsi que, quelques heures plus tard, le concierge de l'établissement découvrit un petit garçon apeuré dans un endroit pour le moins inattendu... Finalement, tout le monde crut que celui-ci avait joué la farce en se cachant, pris à son propre piège. Par la plus grande malchance qui lui soit encore jamais arrivé, on le prit donc pour l'orphelin que l'on avait activement recherché toute la journée, ce pourquoi il fut sévèrement réprimandé... Et c'est à compter de ce jour que l'impression d'être le jouet d'un mauvais sort se renforça puisqu'il devint une bonne fois pour toute la risée de ses camarades...

Mais c'est vers l'âge de dix ans que sa vie prit un tournant encore plus dramatique depuis que cette mauvaise blague avait eu pour effet de faire de lui la cible constante et idéale de ces orphelins diaboliques appuyés par l'habile complicité des surveillants de la *charité*. Réduit au silence, il souffrait de persécutions comprenant tout un tas de mesquineries exubérantes... « Tu veux venir jouer à cache-cache avec nous dans les bois ? Jouer à la marelle avec nous sur les passages piétons pour un bonbec ? Canarder les bonnes sœurs du toit pour deux bonbecs ? Hein ? Alors ? Non ?... »

Au soir d'une journée d'été harassante, alors que le futur écrivain au bord de l'évanouissement était terrassé par une grande fatigue et qu'il s'apprêtait à se glisser dans ses draps armé d'un chandelier délabré, il aperçut un liquide jaunâtre combiné à une substance visqueuse sur ses vêtements dominicaux qu'il avait délicatement posé sur son lit le matin même. Exaspéré, à bout de souffle et impuissant face à ces plaisanteries de mauvais goût, il s'endormit écoeuré, persuadé de devoir subir injustement les conséquences d'un horrible quiproquo.